

a le repentir sincère ; ah ! madame la comtesse, vous ne serez pas moins miséricordieuse que le Seigneur, et vous pardonnez comme lui.

—Je pardonne, je pardonne !

—Ce cri est celui d'une belle âme.

—Continuez, ma sœur, apprenez-moi comment M. de Verdraine se trouve à Alperine.

—Il a quitté Paris converti, maudissant les erreurs de son passé, ayant horreur de ses folies qu'il appelle des crimes. Comment a-t-il su que vous aviez quitté les Bergères avec vos enfants, que des saltimbanques vous avaient trouvée ne donnant plus signe de vie et amenée à Bellombe chez M. et Mme Gaspard pour y être soignée ? Ça, madame la comtesse, je l'ignore, il ne me l'a pas dit, jugeant sans doute que c'étaient là des détails inutiles.

Enfin, il avait quitté Paris repentant avec l'intention de se jeter à vos genoux et d'implorer votre pardon. Le malheureux était bien près d'arriver au but qui était l'objet de son unique pensée, lorsque le mal dont il est atteint l'a subitement arrêté.

—Mais quelle est donc sa maladie ?

—Une pulmonie aiguë compliquée d'une maladie du cœur et d'une décomposition rapide du sang, a dit le médecin. Hélas ! il n'y a rien à faire ; plus d'espoir, M. de Verdraine est perdu !

—Mon Dieu ! dit Paule les mains jointes et les yeux levés vers le ciel.

—M. le comte a fait appeler le bon curé d'Alperine, continua la religieuse, il a fait sa confession générale et a reçu pieusement l'absolution et les derniers sacrements. Sur la demande du médecin, j'ai envoyé une de nos sœurs de charité pour veiller et prier dans la chambre du mourant.

Hier soir, je lui fis ma visite et je fus étonnée et émerveillée de sa piété. J'avais l'âme navrée en l'entendant parler de vous, et de ses enfants. Sa femme, ses enfants, il les appelle sans cesse ; et il pousse des gémissements, des soupirs et il pleure. Rien de plus touchant, les cœurs les plus durs seraient attendris ; on le plaint et on pleure avec lui.

Après lui avoir adressé quelques paroles consolantes, j'allais me retirer lorsqu'il se souleva brusquement sur son lit de douleur et me rappela.

—J'ai une grâce à vous demander, ma mère, me dit-il, mais je voudrais que nous fussions seuls.

Je renvoyai la religieuse et la servante qui se trouvaient dans la chambre et nous restâmes seuls. Il me pria de m'asseoir près de son lit, prit ma main qu'il serra faiblement et me dit :

—Vous êtes bonne, vous pouvez me rendre un service, et vous ne me refuserez pas ; d'ailleurs, on ne doit rien refuser à un malheureux qui va mourir.

Il se recueillit un instant et me fit sa confession comme il l'avait faite le matin au vénérable curé d'Alperine. Je l'écoutai avec une émotion croissante et en versant des larmes. Il pleurait aussi, ce grand pécheur converti par la grâce de Dieu.

—Eh bien, monsieur le comte, que puis-je faire pour vous ? lui demandai-je quand il eut cessé de parler.

Il me répondit avec un accent de tristesse indéfinissable :

—Je ne voudrais pas mourir sans avoir revu la comtesse de Verdraine, sans lui avoir demandé, au nom de Georges et d'Edouard, de me pardonner. Oh ! continua-t-il en se tordant les bras avec douleur, être si près d'elle et ne pouvoir aller me jeter à ses pieds en lui criant : pardon !

Le malheureux se mit à sangloter.

Je ne savais que dire pour calmer cette douleur, ce désespoir.

—Je suis un misérable, disait-il, un homme odieux, qui ne mérite aucune pitié ; mais je connais la comtesse de Verdraine, elle est bonne, compatissante, si elle savait que je suis ici, prêt à rendre l'âme, et que je l'appelle à grands cris, elle viendrait, oui, elle viendrait ; j'aurais cette suprême et dernière joie de la revoir et l'entendre me dire : " J'oublie et je

pardonne ! " Ah ! la revoir et entendre le pardon sortir de sa bouche, c'est la grâce que je demande à Dieu avant de paraître devant lui. Car je suis perdu ; je sens bien que j'approche de ma fin, que je n'ai plus guère à vivre.

Paule était en proie à une agitation facile à comprendre ; elle écoutait haletante, le cœur horriblement serré.

La mère Angélique continua :

Le malheureux m'apprit alors que vous étiez ici, madame la comtesse, à Bellombe, et les mains jointes, en pleurant, il me conjura, me supplia de me rendre auprès de vous et de faire tout ce qui dépendra de moi pour vous amener à son lit de mort.

—Faites que je meure en paix avec moi-même ! s'écria-t-il ; que je meure reconcilié avec la terre comme je le suis avec le ciel !

Que devais-je faire ? Je demandai au Seigneur de m'inspirer, de me conseiller, et j'entendis la voix d'un ange qui me disait : " Il faut pratiquer la charité, tu ne peux pas refuser à un mourant ce qu'il te demande. "

Je n'avais plus à hésiter et je dis au malheureux, qui attendait anxieusement ma réponse.

—Monsieur le comte, j'accepte la mission que vous me confiez et je la remplirai de mon mieux.

Il s'empara de mes deux mains et les pressa en me remerciant avec effusion.

Ses yeux s'étaient dilatés et il y avait comme un rayonnement sur son front.

Tout à coup son visage changea d'expression et refléta une indicible angoisse de l'âme.

—Ah ! malheureux que je suis, s'écria-t-il d'un ton douloureux, j'oublie que la comtesse de Verdraine est elle-même malade, que ses jours ont été en danger ! Elle ne pourra pas venir, elle ne viendra pas, la suprême consolation que j'espérais ne me sera pas accordée, je suis maudit, maudit !

Il eut un accès de désespoir effrayant et j'eus beaucoup de peine à le calmer.

De grosses larmes roulaient dans les yeux de la comtesse et elle paraissait fort troublée.

Après un silence, la religieuse reprit :

—Ce matin, à onze heures, madame la comtesse, je me suis mise en route et me voilà devant vous ; vous connaissez la mission toute de charité dont je me suis chargée, j'attends la réponse.

Paule appuya sa main sur son cœur qui battait avec violence et elle resta un long instant pensive, la tête inclinée sur sa poitrine.

Qu'allait-elle faire ou plutôt que devait-elle faire ?

Si elle eût encore aimé le comte de Verdraine, elle aurait senti en elle des déchirements ; ce qu'elle éprouvait n'était qu'un sentiment de commisération ; non, elle ne l'aimait plus ; mais il était son mari, il était le père de ses enfants et, à ce double titre, elle lui devait encore quelque chose, au moins ces paroles de pardon qu'il attendait d'elle. Il allait mourir et il l'appelait : pouvait-elle ne pas répondre à cet appel suprême ? Il avait des regrets, des remords, il avait le repentir ; pouvait-elle ne pas aller lui dire : je vous pardonne ? Non, pour elle et ses enfants elle ne pouvait pas rester sourde à la prière du mourant. Son devoir était tout tracé, elle ne devait pas hésiter à l'accomplir.

Elle releva la tête et essuya ses larmes.

—Ma sœur, dit-elle, je suis encore bien faible ; mais il s'agit d'un grand devoir à accomplir et la force ne saurait me manquer. Vous êtes venue me chercher, je suis prêt à partir avec vous.

La religieuse, qui avait sans doute commencé une prière, l'acheva par un signe de croix.

—Madame la comtesse, dit-elle simplement, voilà la réponse que j'attendais.

—A quelle heure serons-nous à Alperine ?

—Nous arriverons sûrement avant la nuit. Vous verrez immédiatement notre pauvre malade ; ensuite je vous emme-